

Comment faire ?

On peut se féliciter de la richesse des expériences alternatives, de l'émergence de pensées libres, anti-productivistes, et porteuses d'espoir pour ceux qui souhaitent instamment que la fin du capitalisme et son cortège de misères arrive.

Le capitalisme est très fort. Ce n'est pas seulement un système économique mondial qui porte en son sein l'exploitation d'une majorité d'êtres humains par une minorité d'autres êtres humains, il s'est doté d'un appareil politico-spectaculaire planétaire très puissant. Au cœur de ce système se trouve la manipulation du langage et des concepts.

Les caractéristiques de ce système sont, d'une part, le broyage des idées dans un discours consensuel et démagogique et une mise en scène permanente qui rend les individus passifs pour ne pas dire zombis (avec la complicité d'un système éducatif toujours plus normatif).

C'est cette inertie incroyable qu'il génère qui pose le plus de problème aujourd'hui.

Car comment expliquer qu'une majorité en nombre ne se révolte pas ou peu devant l'obscénité des mesures récentes d'aides financières aux banques et aux fabricants de voitures ?

Certains diront qu'on doit utiliser le système pour faire connaître l'idée de la décroissance et empêcher que d'autres la galvaudent. Pour ma part, il me semble impossible de jouer les garde fou dans ce contexte.

Tout message, même le plus subversif, se trouvant pousser, à la manière d'un spot publicitaire, sur le devant de la scène, est immédiatement fondu, déchiqueté et récupéré. Il perd son sens.

Regardons ce qui s'est passé avec la notion d'écologie. Le capitalisme a très bien su s'y adapter. Et nous passons maintenant beaucoup de temps à dénoncer les eco-tartufes qui nagent comme des poissons dans l'eau au service du marketing vert.

N'existe-il pas un leurre à vouloir communiquer ? Comment prendre la parole par cette énorme bouche conformiste des grands médias ?

D'ailleurs, on voudrait communiquer sur quoi exactement ? Dire aux télé-spectateurs d'arrêter de regarder des images qui ne veulent rien dire et qui les empêchent de parler avec leurs voisins ? Cela n'est-il pas profondément antinomique ?

D'où vient ce désir de vouloir à tout prix se faire entendre du plus grand nombre ?

Tout est une question d'échelle.

On ramène souvent la notion de politique vers cette idée. Combien sommes-nous ? Plus nous serons et plus nous serons forts ? Il faudrait acquérir une majorité pour prendre le pouvoir et ainsi mettre en œuvre nos généreuses idées. Oui mais comment ? Et surtout où les idées de la décroissance peuvent-elles se matérialiser ?

Dans la définition même de la décroissance se trouve la réponse : au niveau local.

Jean-Paul Marat disait déjà en 1792 dans son livre « Les chaînes de l'esclavage » : « L'amour de la domination est naturel au cœur humain, et dans quelque état qu'on le prenne, toujours il aspire à primer, tel est le principe des abus que les dépositaires de l'autorité font de leur puissance ; telle est la source de l'esclavage parmi les hommes. »

Il disait aussi que, par la seule extension de l'état, la forme primitive du gouvernement passa de la démocratie à l'aristocratie. Ce qu'on appelle aujourd'hui le système de représentation écarte les individus des prises de décisions et des affaires de l'état parce que les états sont trop grands. Un gouvernement populaire est naturel aux petits états où « les magistrats ont les yeux sur le peuple et le peuple a les yeux sur les magistrats ».

Alors comment faire pour que les gens s'organisent et créent les structures à échelle humaine ? Je crois que ces groupes se créent spontanément et que le combat à mener doit passer par la revendication de la libre expression et la libre circulation des personnes.

Prendre la parole dans les lieux publics en re-cristallisant la convergence de l'art avec l'engagement politique. Car c'est aussi l'art comme acte gratuit et palpable qui est broyé par la société du spectacle. Retrouver la fonction du théâtre qui en appelle aux consciences, faire resurgir, avec l'art de la rue, les rêves (eh oui) de ceux qui nous entourent. Le mot d'ordre est : rester assez proche pour se connaître. Et se connaître c'est aussi circuler, pouvoir aller librement à la rencontre des autres, et partager les expériences. Petit à petit, sur un mode mineur, la liberté de se rencontrer et le nomadisme sont de plus en plus réprimés et c'est peut-être cela, pourtant, qui pourrait nous permettre de transporter nos idées.

Le transport d'idée plutôt que la communication qui perd son corps d'origine.

Rester proche n'exclut pas les modes de transmission comme l'internet à condition que l'on puisse « prendre contact ». Ne pas perdre le contact avec celles et ceux qui sont à l'origine du message permet un droit de réponse et surtout une possible réponse. C'est aussi le cas des médias locaux comme les télévisions de quartier au Venezuela qui sont de véritables lieux d'expression du peuple face aux grands médias qui appartiennent à la bourgeoisie.

Les élections locales sont à l'échelle d'une expérimentation humaine et permettent des rencontres physiques avec ceux qui se proposent de « représenter ».

Certains ont lancé un appel aux élections européennes et nous nous trouvons face à 1400 personnes qui sont prêtes à voter pour la décroissance. Ce « phénomène » est de la responsabilité de ceux qui ont pris cette initiative. On peut concevoir que ce soit dommage de ne pas en faire quelque chose et qui plus est, de ne pas profiter de ce nombre, de décevoir ces gens, que sais-je encore. Cependant il reste que cette tentation est discutable car le fait qu'il y ait un électorat pour la décroissance ne change pas le problème évoqué ci-dessus.

Caroline Sarrion
18/02/2009